

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



ELLISON Nicolas, 2013, *Semé sans compter. Appréhension de l'environnement et statut de l'économie en pays totonaque (Sierra de Puebla, Mexique)*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 453 p., bibliogr., graph., fig., tabl. (Léo Mariani)

C'est incontestablement un ouvrage d'envergure, extrêmement documenté, clair et organisé que propose ici Nicolas Ellison. Ce travail, tiré de sa thèse de doctorat, est le fruit d'un contact prolongé (de plusieurs années) et d'un investissement concret (à travers un projet d'éducation) avec les populations totonaques du sud de la Sierra nord de Puebla, dans le centre-est du Mexique. Bien que le livre soit organisé autour de questions spécifiques, il rappelle, sous certains aspects, les monographies qui ont un temps animé la discipline. Il en a indéniablement la richesse et la densité mais – et c'est là que réside ma principale critique – il en possède aussi le ton distancé (le narrateur, «je» ou «nous», est quasiment absent des 453 pages) et objectivant. Cette impression est accentuée par la mise à contribution de matériaux difficiles à incarner, comme «les représentations cosmologiques» (les mythes), l'histoire régionale ou les données socioéconomiques «des ménages». Elle est également renforcée par l'emploi de concepts discutables («systèmes de représentations collectives», «représentativité», «impartialité de l'observateur», «acculturation», etc.), et surtout inattendus si l'on considère l'approche anthropologique très contemporaine d'abord promue par l'auteur.

Peut-être que le lecteur attaché à l'ethnographie et aux réflexions générales auxquelles elle donne lieu ne serait en effet pas plus gêné que cela si la préface de l'ouvrage, écrite par Tim Ingold, son introduction et les nombreuses transitions (aussi utiles que précises et pertinentes) ne laissaient entrevoir ou imaginer un autre livre; un livre (un méta-livre en l'occurrence) qui donnerait de la chair à ces «communautés vivantes» (les écosystèmes) dont Nicolas Ellison nous convainc fort habilement de l'existence, mais dont on ne perçoit que trop rarement la réalité pragmatique. On l'aura compris, c'est à une lecture ambivalente que ce volume conduit l'anthropologue intéressé par les «actions mineures» du quotidien, dont Tim Ingold rappelle pourtant qu'elles contiennent en elles-mêmes «toutes les facettes de la vie en société». Il serait cependant malhonnête de ne pas préciser que *Semé sans compter...* est avant tout le résultat d'une conciliation ambitieuse entre une approche socioéconomique première et un intérêt pour l'anthropologie qui s'est progressivement imposé.

Les questions qui organisent l'ouvrage sont trop bien exposées, dès les premières lignes, pour qu'on les reformule :

Comment de nouvelles pratiques économiques et agricoles, telle la culture du café, sont-elles intégrées dans un système local de savoirs et des pratiques? Comment une expression de ce que l'on appelle communément la «mondialisation», le développement de l'agriculture commerciale et la crise du café en l'occurrence, affecte-t-elle à la fois la reproduction sociale, les représentations de l'environnement, les rapports sociaux et politiques? En quoi ces manifestations de changements au niveau global font-elles en même temps l'objet d'un processus d'adaptation et de réinterprétation au niveau local? (p. 19)

Pour répondre à ces interrogations, l'auteur propose d'adopter deux perspectives sur un même objet (le rapport à l'environnement), l'une « ethnologique » (représentationnelle) et l'autre « économique » (plus matérialiste). L'objectif est, *in fine*, de montrer leur indistinction, le lien incompressible qui unit l'idéal et le matériel (les références à Maurice Godelier sont fréquentes, les amendements à l'anthropologie d'inspiration marxiste et à l'économie « capitaliste » nombreux et pertinents), ou encore l'homme et son environnement. L'approche privilégiée est exhaustive et globale. Même lorsque différentes versions (ou parties) de mythes et de classification des plantes sont analysées afin de saisir les caractéristiques de « l'ordre cosmologique » qui organise le rapport à l'environnement, c'est à une vision d'ensemble que le lecteur est invité. La connaissance que Nicolas Ellison a de son terrain rend cette approche légitime et très cohérente. Depuis les confins de l'histoire jusqu'à l'époque contemporaine, le propos est étayé par une somme conséquente de références bibliographiques et de données de première main, laissant apparaître les contours du processus de coévolution des hommes et de leur milieu, et ceux d'une anthropologie *de* l'économie que l'auteur appelle de ses vœux. Rarement toutefois, l'enquêteur et « ses informateurs » apparaissent concrètement comme les participants de cette « communauté des existants » dont il est question.

Il fait peu de doute, à mon sens, que cet ouvrage est d'une très grande valeur pour les chercheurs en études mexicanistes (ce que l'auteur de ces lignes n'est pas) et plus encore pour ceux qui s'intéressent à la sous-région. Il devrait aussi intéresser les anthropologues qui s'engagent dans une démarche comparative, ainsi que les socioéconomistes qui cherchent à complexifier leurs objets d'études. Pour les autres, il me semble que c'est essentiellement la clarté et la pédagogie de ce qui se dit entre les chapitres, le méta-livre évoqué plus haut, qui retiennent l'attention.

Léo Mariani
Laboratoire d'anthropologie sociale et culturelle
F.R.S.-FNRS-Université de Liège, Liège, Belgique